

JOURNAL

recherche d'un savoir-vivre collectif
24 oct 2016 – 4 nov 2016

Ce journal a été écrit lors du « workshop inter-école d'art » au Grands Voisins, dans le 14^e arrondissement de Paris. Les auteurs des partie I et III ont souhaité rester anonymes.

Partie I - Cédric

A la suite de la première discussion de l'atelier « point parole média » ayant eu lieu au grand voisin, un groupe informel s'est rejoint autour d'un café pour en discuter. Après avoir critiqué la discussion que nous trouvions à la fois trop cadrée et pas assez, nous avons écrit un programme.

Programme

« Ce workshop parole media s'annonce tel qu'il a été nommé, un workshop. Nous ne voulons plus faire de workshop. Nous voulons faire un anti-workshop. »

Nous nous sommes revu autour d'une bière le soir et avons décidé que ce programme, de un, ne voulais pas dire grand-chose et de deux, nous ne savions pas comment l'appliquer.

Nous avons donc décidé un nouveau programme :

Programme 0.1

« Nous créons un Point parole chaotique. Nous appliquons la théorie du chaos. La parole rebondit sur elle même et sur les autres. Notre point rebondira sur lui même. Nous sommes des êtres en puissances. Vive l'anarchie »

Puis à la suite d'une réclamation de l'un des membres qui n'était pas spécialement anarchiste, nous avons modifié la dernière phrase concernant l'anarchie en mettant « vive l'anarchie et le reste ».

Nous avons donc décidé d'un programme exécutif temporaire et expérimental. Nous avons décidé d'un point spatio temporel le lendemain (horaire et lieux).

////

J'ai fait un rêve étrange. Je volais au dessus de forêt, mais les arbres étaient oranges. Un orange fluo. Des sons d'orgues arrivaient par devant, mais je n'arrivait pas à lever la tête. Je ne voyais pas mes mains.

Le lendemain nous nous sommes donc retrouvés autours de la sculpture présente dans la cour consistant en des blocs de bétons en forme de gros légos, et donc les faces étaient peintes de façon à simuler des tours HLM. Nous étions trois pour cette réunion. Voici une retranscription de ce qui a été dit (les prénoms ont été modifiés pour des soucis d'anonymats – Alphonse Bernard et Cédric, je suis Cédric) :

Alphonse – Bon bah c'est cool d'être venu.

Bernard – Oui merci d'être là.

A – Donc on comptait commencer la discussion autours de ce truc. Quelqu'un veut dire quelques chose ?

B – Bah déjà c'est une œuvre d'art, C'est un artiste allemand qui l'a fait mais je sais plus qui. Y'a pas comme un cartel un truc comme ça ?

A – Non j'en ai pas vu... Mais est ce que c'est intéressant que ce soit une œuvre ou pas ? Ce qui compte c'est ce qu'on voit non ? On s'en balance de celui qui l'a fait. Faut arrêter avec ces conceptions petit bourgeoise de l'art contemporain dès qu'on regarde un bloc de béton.

B – C'est quoi ces réflexions réacs à deux balles ? C'est une œuvre tu regardes et après on en discute au lieu de critiquer. Moi je trouve ça intéressant ça dénonce bien et tout. Avec ça on voit bien que les HLM c'est construit en béton.

A – Wow dingue. Et que les HLM ça s'empile comme des légos alors ? Ou alors ce truc c'est un peu une sorte de jouet pour des géants qui jouent au légos ?

B – C'est très probable parce que ça pèse plus d'une tonne donc c'est plutôt réservé à des géants. Donc oui c'est tout à fait possible que ce soit destiné à des bébés géants.

A – La faille dans ton argumentation c'est que l'existence des géants n'a jamais été prouvée...

B – Oui mais en même temps on n'a jamais prouvé qu'ils n'existent pas...

A – Oui mais dans ce cas là c'est trop facile... Ça veut dire que mettons par exemple, on va dire que y'a des sortes d'animaux invisibles qui volent autours de nous qui nous regardent et qui se foutent de notre gueule et comme on peut pas prouver que c'est faux on peut dire qu'ils existent ?

B – Hum... Bah oui ça existe... on n'a qu'à appeler ça des regorges.

A – T'es un mec bizarre mais ok.

B – ...

A – C'était quoi le sujet de départ ?

B – La sculpture grise là

A – Ouai bon ça... mais on parlait de la parole aussi.

B – Ah oui, ben là la parole on en parle quoi.

A – Ouai

Cédric – Sinon J'ai écrit un poème.

A – Oui bah vas y lis le.

(Je lis le poème. On se sépare)

poème craché

J'trace une ligne blanche
insolence perdu :
regarde passer les trains

Vivant le décors
dehors vite et bien
j'avance

Nouvellement
les pensées ont le poids
[que j'espère
encore au monde
un rêve aux lèvres

////

Je vole au dessus d'une forêt orange fluo. C'est la nuit. Des êtres se rencontrent dans la forêt. Ils ne se connaissent pas encore.

J'ai croisé Alphonse ce matin au petit déjeuner du lendemain. Il m'a dit qu'il avait rêvé cette nuit, qu'il était dans une grande forêt, étrangement j'ai rêvé d'une forêt moi aussi. Une forêt qui avait poussé sur une ville, une forêt où il croisait plein d'animaux, des chevaux, des renards, des moutons, et qu'il leur parlait. Il m'a dit qu'il pensait qu'une rupture viendrait des campagnes. Il m'a dit qu'il ferait un atelier « Révolution Rurale ». Il m'a dit qu'il avait un plan pour que Paris se transforme en forêt. Il a dit qu'il en avait marre de Bernard et qu'il ferait le point parole dans son coin. Lui aussi il m'énervait, il avait à peine écouté mon poème la veille.

J'avais envie d'un peu d'air. J'ai rejoint dans l'après-midi l'atelier « pas de côté » qui s'est construit sur la volonté de faire la révolution, mais une révolution sympa. On a parlé de réinventer les relations entre nous, de détruire le temps, de devenir opaque. On s'est dit qu'on pouvait le faire cette nuit, qu'il suffisait de ne plus parler qu'avec nos corps et nos yeux. On s'est donné rendez vous à 5h du matin pour faire la révolution avant que le soleil ne puisse nous voir.

////

La nuit a été magique. Pendant deux heures nous avons détruit le temps, nous avons vécu, comme des bêtes. Il est encore trop tôt pour comprendre ce qu'il s'est passé, pour savoir si l'on peut en parler.

J'ai discuté avec Nathan ce matin, qui avait participé à cette nuit magique. Il faisait un autre atelier parole média dans son coin, tout seul, un peu comme moi maintenant. Il consignait ses réflexions à sa caméra le soir. Nous avons beaucoup discuté et nous sommes rendus compte que le premier point parole média avait finalement eu quelques suites, sur moi de mon côté, avec Alphonse et Bernard de l'autre sans que l'on sache de quoi il s'agissait, sur Nathan qui continuait dans son coin, et peut être que d'autres continuaient de leur côté. Le point parole media, qui s'était très vite désagrégé, s'était finalement transformé en une multiplicité d'initiatives. Des initiatives de l'ombre. Des initiatives nocturnes. Une exploration des infra-mondes. Et ce que nous voyions comme des événements isolés en étaient en fait leurs conséquences.

///

Je suis dans la forêt orange, des gens font des gestes autour de moi. Ils dansent. Ils chantent. C'est un banquet. On m'invite et j'esquisse un mouvement qui m'emporte.

Aujourd'hui, grasse matinée. Cela m'a fait du bien, je me sens mieux, comme si j'avais forcé mon corps à être tendu tout ce temps. J'ai beaucoup discuté avec Nathan, avec Marion, avec Rémi. On a mis des mots sur ce que l'on ressentait, sur ce qu'on avait pressenti jusqu'à maintenant. Nathan m'a expliqué un peu l'historique du workshop, de où l'on partait, de où on allait, des questions qu'il se posait. Il a lu ce que j'écrivais, a rigolé plusieurs fois, et m'a dit qu'il trouvait ça intéressant de tenir un journal en tant que mémoire des événements. Il m'a fait lire ce qu'il avait écrit sur Avignon.

Note Avignon historique - Nathan

Au hasard d'une annonce sur une page Facebook, je rejoins début 2016 le « regroupement ouvert d'étudiants en art » qui se tient informé de la situation des écoles d'art et organisent des skypes pour parler de ces questions.

En mai 2016, l'école d'art d'Avignon est en grande difficulté. Fermeture du site, baisse de budget, flou administratif. Déménagement des bureaux de l'administration par le comité des serruriers-déménageurs, des étudiants rentrent en lutte.

Un appel est lancé pour une occupation. Une cinquantaine d'étudiants venant d'une dizaine d'écoles d'art de France se réunissent sur place et s'organisent.

Pendant 5 jours, c'est des mots, des cris, des regards, des éclats.

On dort sur place, on mange sur place, on se rencontre sur place, on travaille sur place. On construit une communauté.

Des livres sont aux lèvres. Hakim Bey, Comité invisible, Raoul Vaneigem. Contexte politique bouillant. Comme un goût de craie dans l'air, des craies qui tracent des lignes qu'on avait pas encore imaginées. Comme des failles qui s'ouvrent, des paroles qui se confortent, comme des possibles en plus.

Moments d'extase. Moments d'euphorie.

Je comprends enfin la joie du travail. Un prend une vidéo, un prend une capture d'écran, un en fait une sérigraphie, un en fait une édition : nous produisons à une vitesse folle. Installations spontanées. L'architecture autour du jardin génère des vecteurs, nous sommes en mouvements perpétuels, partageant les idées comme on propage des rumeurs. L'école est un village que l'on habite. Nous sommes un corps collectif, un espace social, vivant.

Quelques encouragements des professeurs sur place. Une phrase revient « j'ai enfin l'impression d'être dans une école d'art ».

Pour ma part j'explore avec une caméra ce que je ressens des événements. En une semaine je me transforme en un autre. J'ai l'impression de pouvoir faire des choix, des choix que je peux faire seul et face aux autres. J'ai l'impression que quelque chose comme une peur s'échappe de moi. J'ai l'impression que je grandis. J'ai l'impression de revivre ce moment de joie lorsque que j'avais participé au blocus de mon lycée. J'ai l'impression qu'un nouveau cycle se crée. J'ai l'impression que quelque chose d'important se joue maintenant.

Peut être est ce là l'expression d'une puissance collective. La découverte de ce qui en nous était séparé. Peut être l'affirmation qu'il est possible de construire des formes en dehors des cadres scolaires ; quelque chose comme une école autogérée, sans professeurs, sans administration. Quelque chose qui serait en nous depuis un moment, comme une parole qu'on n'ose pas dire, qu'on n'ose pas penser, et qu'à un moment elle sort d'elle même et occupe un espace où elle n'est plus seule. Quelque chose comme un slogan, comme un « ni dieux, ni maîtres » ou un « soyons sauvages ». Une utopie devant nos yeux, peut être un mirage, mais dans le désert qui nous entoure ce n'est pas de trop.

Certains ont trouvé là ce qu'ils cherchaient dans leurs écoles.

Mais malgré les débats, discussions, manifestation, nous avons du mal à rejoindre les luttes d'Avignon. Les tensions déjà présentes entre eux que nous n'arrivons pas à saisir. Seuls quelques uns participent. Nous sommes à l'extérieur, nous nous posons des questions : Quelle est notre légitimité ? Sommes nous invités ? Quels sont nos imaginaires, nos idéaux, sont ils libérateurs ou dangereux ? Que voulons nous finalement ? De quel droit faisons nous ça, et au nom de quoi ? Que se passera t il une fois que nos fantasmes émotifs s'évanouiront chacun de notre côté ? Une fois que le principe de réalité aura anéanti mes passions de révoltes romantiques partagées ?

En automne, l'école ferme ses portes aux prochains arrivants.

Je discute longuement avec Nathan. Je lui dit que je dois partir le lendemain, j'ai un rendez vous de famille important et que cela m'embête car j'aimerais continuer ce journal, raconter la suite. Il me dit qu'il aimerait bien aussi que ce que j'ai écrit soit continué, et qu'il veut bien le prolonger. Cela fera un journal avec un changement de narrateur et donc de point de vue, mais bon après tout pourquoi pas.

Dans le fil de la discussion, j'arrive à mettre des questions sur ce qui était en flottement jusqu'alors. Le délitement du point parole média en début de semaine, ainsi que les initiatives de Bernard et Alphonse isolées du reste, était symptomatique d'un malaise plus vaste. Des événements que je n'avais pas notés jusqu'alors se relient comme les pièces dans un puzzle.

Mais il me reste peu de temps pour raconter ma discussion avec Nathan et je dois arrêter ici l'écriture de ce journal. J'espère que Nathan pourra le continuer jusqu'au bout, pour que je puisse savoir comment continuera ce workshop. Je croise Bernard et Alphonse qui me disent qu'ils s'en vont, eux-aussi. Ils se trouvent inutiles ici mais disent qu'ils ont des projets en tête. Ils veulent garder la surprise.

Je transfère sur l'ordinateur de Nathan les fichiers textes de mon journal et prépare mes affaires. Peut-être continuerai-je le point parole média de mon côté. Peut-être nous recroiserons-nous. Peut-être les lignes que nous avons empruntées ne se toucheront qu'aujourd'hui. Et ça tombe bien, car aujourd'hui est le seul jour qui vaille d'être vécu.

On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, comme disait l'autre.

Partie II - Nathan

Restitution, story telling, feedback sur les événements

Les deux premiers jours chacun fabrique dans son coin. On mange ensemble, on discute ensemble mais de manière séparée. On ne se pose pas trop de questions. Il y a comme un flottement dans l'air, un malentendu.

Le mercredi soir, Simon demande à faire une AG. Il y avait besoin. On se demande ce qu'on cherche ici. On se pose des questions : Qu'est-ce qui ne va pas dans les écoles d'art ? Que faire ici ? Peut-on envisager une école autogérée ? Et Avignon ? Un tract signé des étudiants de Valence Grenoble lance le débat. Nous avons manqué d'écouter vis à vis des étudiants d'Avignon. Art = Merde. Ni art Ni beaux. Graffs écrasés sur les murs. Les écoles d'art n'abritent pas que des futurs artistes professionnels mais aussi des trajectoires singulières. Les écoles d'art sont aussi des carrefours qui échappent en partie aux aliénations idéologiques qu'elles soient de l'Etat, du capital, ou du monde de l'art.

Je lis :

« Qu'il soit d'art ou pas, le mot école ne nous convient pas »

« nous ne voulons pas « être à l'école » »

Une y affirme « Je veux tout, je veux encore plus. Je veux des temps pour réfléchir collectivement et vraiment sur ce que l'on fait en école d'art. Je ne veux pas passer par l'art pour faire entendre ce que j'ai à dire. J'en ai marre de ce prétexte qui esthétise et aseptise tout ce que j'ai à dire ».

« L'art est peut être un message, mais s'il se réduit à cette fonction, c'est surtout un message ennuyant ».

« Le constat auquel nous sommes arrivés n'est pas que l'art n'est pas politique, qu'il adhère aux valeurs capitaliste (ce serait faire preuve de beaucoup de simplification), mais que c'est la manière d'en faire qui l'est. Il est temps d'essayer de voir avec un regard politique et social ce qu'est vraiment être à l'école, être étudiant-e aujourd'hui. »

L'AG s'amorce comme un coup de fusil, chacun sur ses starters. Les sujets se croisent, se dévient. Il y a une parole qui circule, visible, une autre qui se lit dans les regards, dans les sms échangés discrètement. Des tentatives de putschs communicationnels, des perches lancées, des mots retournés. Ce qui se joue est un sport collectif où la parole est rattrapée et renvoyée dans un autre camp. Les équipes se forment en même temps qu'elles découvrent les lignes du terrain. Il se joue une partie ici, une partie qui déterminera les règles du jeu à venir.

On parle de l'institution. Du fait d'être dehors l'institution ou d'être dedans. De pouvoir agir dehors ou dedans. Ou d'agir à la fois dehors et dedans. Ou entre les deux. On dit que l'institution n'existe pas, que nous sommes une institution, que l'institution c'est nous qui la faisons, que l'institution on est dedans, que y'en a qui sont plus ou moins dedans, que ce workshop est dehors, que ce workshop est une institution, que l'institution est nécessaire, que l'on ne peut pas être dedans, que la question n'est pas d'être dedans ou dehors mais de savoir ce qu'on y fait, que de toute façon nous sommes des étudiants en art et que l'on fait de l'entre soi, que nous créons notre propre dedans, même si là nous sommes momentanément dehors et que le problème c'est l'administration qui n'est pas l'institution mais que en même temps on en a besoin, et que de toute façon c'est lié à des logiques de systèmes plus vastes donc on est un peu tous dedans, finalement.

On évoque la psychanalyse institutionnelle.

On parle des limitations en école d'art, des barrières qu'on été reçu dans les dents. Des canapés enlevés des salles pour pas que « les étudiants se sentent trop chez eux ». Des exploitations de stagiaires. Des cantines autogérés qui se frottent aux administrations. Je parle un peu fort en annonçant que je m'en fiche des problèmes de canapé et de micro onde, que je cherche des horizons, on me réplique que ces problèmes sont les symptôme d'un problème plus vaste. J'acquiescerai un peu tard. On parle de sexisme en école d'art, des cartes postales de l'ANDHEA, des stigmatisations.

J'évoque ma théorie du centre et des marges. En gros que le problème sous jacent serait que les écoles d'art n'appartiennent plus au étudiants, qu'elles sont devenues des lieux de consommation/production plastique et que les étudiants ont été dépossédés de leur capacité à produire des espaces autonomes, qu'ils soient sociaux, spirituels ou physiques. Principe d'université, autodétermination, production de valeur. Les étudiants pouvaient en théorie produire ou pas ce qu'ils souhaitaient, à conditions qu'ils souhaitent comme il faut. Injonction paradoxale.

Les écoles d'art étaient faites POUR les étudiants, mais pas PAR les étudiants.

Au niveau de certains membres de l'organisation, un souffle refroidit les braises : chacun avait apporté du bois pour le feu mais la flamme d'Avignon s'était éteinte avec le froid de l'hiver. Ces questions qu'ils entendaient, ils y avaient déjà répondues : pour eux, l'école autogérée était là sous nos yeux. Ils ont bossé l'été pour qu'on puisse dormir et manger en plein cœur de Paris, pendant douze jours. Comme à la suite d'Avignon, ils ont voulu reproduire ces conditions de rencontre, dans ce lieu associatif que sont les Grands Voisins. Chacun est invité à proposer des ateliers de travail,

des interventions sont programmées. On y fait de la programmation sonore, des discussions autour de Calais, des narrations alternatives, de la sérigraphie, des fanzines, des affiches, de la musique, des conférences, de la cuisine. On vit, on se rencontre, on utilise ses mains, son corps et ses idées. L'école autogérée elle est déjà là : temporaire, précaire mais sous nos pieds.

Des questions se posent, des tensions s'agrègent. Qui sommes nous ? Que voulons nous ? Transformer les écoles d'art, les défendre faces aux menaces, en construire une, souffler un peu au dehors, rejoindre les luttes sociales, attaquer l'art de front, devenir politique, se rencontrer, agrandir son réseau, voir ce qui se passe là, laisser faire les possibles, se construire une image, faire la fête... Faut il creuser des sillons, s'unir ou se séparer. Sommes nous trop nombreux ou pas assez. L'organisation était elle déjà quadrillée. Le workshop n'est pas vraiment un workshop mais alors qu'est ce que c'est ? Doit on se poser, expérimenter ou bosser ? Qu'est ce qu'on fait là ? Et surtout « qu'est ce que je fais là ? » se demande t on.

Il y a quelque chose qui nous retient ici.

Il y a quelque chose qui nous sépare ici.

Mais au moins il y a quelque chose ici.

Jour 6 |Lundi 31 Novembre |

J'ai des souvenirs de la veille qui me reviennent. Un concert sous les étoiles. Des sons de trombones, des paradis blancs. Un rituel sonore. Une transe. On a dansé sur les arbres. Certains ont même construits des fusées.

Je me lève de bonne heure. Rendez-vous pour une visite des camps de migrants en centre ville avec le collectif PEROU. Embouteillage administratif, demandeurs d'asile dans la rue. Des rafles. J'ai vu l'endroit où s'était établi un restaurant populaire gratuit, géré par des migrants. S'y croisant des habitants du quartier, de toute origine. Il se passait là quelque chose. Une expérience sociale. On parle de commune. Le camp fut démantelé sur ordre de l'état. Nous passons à Stalingrad. Sur l'allée centrale s'étaient dressées des centaines de tentes. Une vie se crée, une ville dans la rue. Des tentes de réunions, des gens qui lisent sur des fauteuils. Des sourires et des regards accueillants, très loin des images des médias. On amorce quelques discussions. Des journalistes sont là eux aussi. Je me demande si nous sommes pareils qu'eux, si notre attitude est la même.

Le soir projection d'un film de Pierre Merejkowsky. Ambiance d'hiver. Comme si on avait creusé le monde et qu'on avait touché sa base. Un sentiment de froid, mais pas un froid glacial, un froid qui calme, qui chill. Une ambiance de fin du monde apaisée. Peut être plus qu'une ambiance, comme un moment de vérité. D'un voile qui se serait levé et qui montrerai ce qu'il y avait derrière. Pierre recherche une mystique. Une mystique de l'existence. C'est ce qu'on cherche ici aussi je crois. Ou plutôt c'est ce que je cherche : une mystique de l'existence. Un chemin sans but, une trajectoire sans lendemain. A quoi bon être visible ? On en est pas plus libre. A quoi bon être connu ? On n'est pas plus heureux. A quoi bon passer sur Arte ? On ne peut pas discuter avec un public. Pierre fait du

covoiturage pour parler à des gens. Il fait des films pour parler à des gens. Il y a quelque chose d'humain. Demander des café à 10 centimes au comptoir est peut être plus subversif qu'une taxe tobin après tout. Si Pierre est un artiste, il est un artiste relationnel, si nous sommes des humains, nous sommes des humains relationnels, mais je ne pense pas qu'il soit judicieux de qualifier ça en ces termes. Ce qui échappe à la marchandise, c'est les liens, les liens singuliers. Les liens ne peuvent pas être vendus, les liens aux mondes, les liens entre nous. Est ce là une position qui n'a pas été revendiqué politiquement ? Faire du relationnel révolutionnaire est ce possible ? Les liens peuvent ils être réifiés ? Sont il anti-artistique ? L'art est il le décalque de la marchandise ? La marchandise et sa valeur ne tiendraient pas dans des objets, mais dans une relation. Nous entretenons entre nous des rapports marchands, des rapports intéressés, des buts utilitaristes. Peut être faut il trouver des trajectoires sociales désintéressées, des amours multiples, des grèves de l'apathie. Peut être que le capitalisme est là entre nous, dans l'oppression systématique de nos rapports sociaux, et que ce qu'il s'agit d'abattre c'est d'abord ce qui nous sépare. Chaque amitié véritable est un pieds de nez à ce qui nous oppresse, chaque instant de joie partagée est anticapitaliste. Ce qui nous manque n'est pas devant nous, mais entre nous.

J'ai découvert les films de Pierre au hasard d'une rencontre et d'internet au lycée. Je ne comprenais pas ses films, je ne comprenais pas ses discours, trop obscurs. Et à force de regarder je comprenais un peu mieux. A chaque lecture un fragment me faisait réfléchir et penser autre. Je me suis construit une pensée en partie avec ces discours. Mais j'avais peur que les participants n'arrivent pas à saisir ce que Pierre pouvait dire, que ça ne les intéresse pas.

Nous sommes restés toute la nuit à discuter, l'aube chassant les poussières des moments cachés que nous avons vécus.

Jour 7 | Mardi 1 Novembre |

Le froid se fait sentir, je me lève une barre sur le front. Ce matin, Paul part en croisade contre le monopole des fanfares. Il réunit quelques personnes sur place pour créer la compagnie bigophonique de Basse Normandie. Nous prenons d'assaut le métro et entamons des improvisations militaires sur le champs de bataille souterrain.

Je me sens un peu claqué. Dans un sens, j'ai hâte que ce workshop finisse pour pouvoir lâcher un peu, et de l'autre, j'appréhende le fameux « retour à la réalité ». Je bosse beaucoup à ce workshop, étant plus investi, je consacre certainement beaucoup plus d'énergie qu'à une journée de cours normale. Voulant tout faire, tout regarder, tout archiver, agir sur plusieurs plans, j'éparpille mon temps. J'ai l'impression de reproduire ce que je critiquais, ce désagréable ressenti de n'avoir le temps de rien. Si je fais ces activités, c'est que je ne veux pas les louper, il ne reste que quelques jours. Je tente de profiter de chaque instant. Profiter. Ce mot que je déteste. Profiter c'est faire du profit. C'est rentabiliser son temps. C'est gérer son existence en la programmant à l'avance en sachant ce que je devrais faire et à quel moment pour savoir ce qui sera le mieux. Profiter de l'instant, c'est rentabiliser sa perception pour un plaisir transformé en unité de valeur. Et en même temps, pourquoi ne pas profiter du mieux ? A moins que le mieux ne soit l'ennemi du bien. Ces instants que je

programme, intenses, me mettent en concurrence avec mon corps, qui me chuchote de prendre une petite pause, de traîner un peu au lit, après tout. Et si je ne faisais pas grand-chose aujourd'hui, juste sortir dans la rue et regarder les mouettes voler ? Ce serait dommage pour le workshop, ce serait tellement dommage d'avoir organisé tout ça si l'on ne peut pas produire de la matière à la sortie. Ce workshop reproduit des rapports de production, où nous sommes nos propres patrons. Nous reproduisons les formes de l'école. Certes il n'y a plus de professeurs ni d'administration. Mais nous sommes nos propres professeurs, notre propre administration. École autogérée, usine autogérée, exploitation autogérée, violence autogérée. Ce workshop est un travail. Le travail est avant tout une parole avec le corps. Une parole qui peut être une écoute, un dialogue, un débat. Le travail capitaliste prend la forme d'un ordre qui agit sur nos organes. J'aimerais que les corps désobéissent et parlent entre eux.

L'après midi, intervention de Valérie Piahet. Le collectif Ding Ding Dong dont elle fait partie ressemble étrangement au workshop ; des patients tente de se réapproprier des manières de faire la médecine, de créer du savoir en collaboration. Nous parlons de cadre, d'institution, de narration spéculative. Nous parlons de responsabilité des artistes. Nous parlons des directeurs, d'autogestion, d'une « peur des étudiants ». Nous parlons de ce qui se passe ici, de direction, de nécessité d'avoir des lignes. Cela rentre en confrontation avec Pierre, se joue. Des discussions d'avec Xavier me reviennent en mémoire : cadre, contre cadre, contrainte, accroche. Le cadre n'est pas une notion efficiente. Bruno Latour. Si une question n'a pas de réponse, c'est qu'il faut la reformuler. Pierre parle de l'inutilité de se faire comprendre. Il n'est pas dans la tête des gens. Il faut des films comme un prétexte pour autres choses. Il fait des films pour filmer quelque chose qui n'a rien à voir avec le cinéma. Pour créer des possibles. Pour trouver quelque chose qui n'existe pas encore. Narration spéculative ; fabuler c'est faire exister.

Jour 8 | Mercredi 2 novembre|

On sent que c'est la fin. Tout le monde fatigue un peu. J'ai assisté ce matin à une discussion sur l'archive. Cette question a été maîtresse au sein de ces événements. Que garde t on ? Que doit on montrer ? Ou ne pas montrer ? Pour la première fois je me rends compte qu'il est peut être préférable de ne pas tout partager. La diffusion de l'archive n'est pas un acte neutre. J'ai enregistré une dizaine d'heures de conférences, mais est ce que ces conférences sont importantes dans leur présence, les discussions qu'elles font émerger, les rencontres, les à côté ou dans leur visionnement derrière un écran désincarné ? Ces conférences ne sont elles pas intéressantes justement parce qu'elles sont en petit comité, où la parole peut se libérer sans être présent aux yeux d'un public anonyme et aux yeux du pouvoir ? Il vaut parfois mieux une image qui évoque qu'une qui montre. Comment faire une archive qui soit dynamique. Une archive invisible. Ce workshop se construit sur les présences des uns aux autres, sur des liens, des relations, des hasards, autant de choses impossibles à archiver sans les réifier. Quand la présence de l'événement se suffit à lui même, l'archive tient lieu d'une aliénation par l'image, d'une spéculation sur les perceptions futures. Vivre sa vie à travers l'écran d'une caméra. Syndrome du documentariste. Société du spectacle. Ce qui a été créé ici tient plus du souvenir que des images. Nos mémoires sont remplies d'archive à activer, à construire et structurer ; il y a plus d'un milliers d'heures de rushs dans les yeux de chacun qui nous

ont croisés ici, et elles travaillent à chaque souvenir évoqué. Nous sommes tous des points parole média.

Concernant les archives je me pose la question de l'intérêt de ce texte. A qui s'adresse t il ? Valérie parle de se fixer un objectif, de savoir à qui l'on s'adresse. A qui ce texte s'adresse t il ? Hier soir projection d' « Avignon gnou gnou ». Ce film s'adresse à la suite du mouvement, à construire un document pour saisir une ambiance, les réflexions qui nous ont suivi jusqu'ici, de manière troublante lorsqu'on s'en rend compte. Ces histoires de TAZ, d'écoles invisibles, d'image aliénée. Retour dans le temps, souvenir de famille, structuration d'une mémoire collective. Ce film, comme archive, s'est construit comme outil relationnel, comme trace d'un processus de formation d'une pensée et d'un espace social. J'espère que ce texte en fera tout autant. Une archive dynamique, dont la production est le décalque d'un travail, qui ne s'ajoute pas à lui mais qui en est à la fois le prétexte et l'empreinte. Si l'archive est un outil, alors elle peut être fictive, comme on construit des faux souvenirs. Narration spéculative, ce texte a été initié par l'atelier narration alternative proposé par Rémi. Ce mouvement est une narration, un micro-récit comme aurait dit Donna Haraway. Récit qu'une autre école est possible. Récit qu'on est capable de s'organiser. Récit que nous pouvons écrire à plusieurs si l'on prend la peine de se regarder dans les yeux. Projection de l'interview de Paul Devautour par Manu depuis Shanghai. Le workshop prend des allures internationales.

Que garde t on ?

Il y a des bénéfices. Cela pose des problèmes. La perspective de l'utiliser pour un prochain workshop pose la question de savoir comment reconnaître sa légitimité. Et à qui confier l'argent et son attribution ? Vaut il mieux alors payer de quoi archiver ce qui a été fait jusqu'alors ? Ou le redistribuer à tous les participants ? Il a été décidé par un vote à majorité de mettre l'argent dans un coffret et de l'enterrer dans un endroit secret.

Ces trois derniers paragraphes n'ont pas été enregistrés par l'ordinateur. Je les ai réécrits de mémoire. Pourquoi ai je fait ça ? Ai je bien fait ? Je pense quelque part avoir peur de perdre tous ces souvenirs, ces pensées. Comme si ce qui se passait ici était trop important pour prendre le risque de l'oublier. Et de toute façon comment raconter ? La précédente vidéo sur Avignon était plaisante à tourner mais ne transmettait que peu de chose que j'avais finalement vécu. Le texte me permet d'être plus proche d'un ressenti, mais même en écrivant beaucoup je ne pourrai retranscrire les flots de pensées et de passion qu'en les désaturant. Le texte crée un mythe, tout comme l'on a pu créer un mythe sur Avignon. Je m'interroge sur la portée des mots : l'enthousiasme que j'apporte sous mes écrits les colore. Ils séduisent de part leur passion. J'écris un témoignage comme j'écrirai un appel à la révolte, teinté de rouge et de noir. J'utilise des mots corrosifs, volés aux bouquins de philo. Une philosophie qui s'incarne, ou est ce une récupération linguistique ? J'avais lu quelque part que ce style romantique révolutionnaire, si c'est bien de cela qu'il s'agit, était profondément dangereux. J'espère qu'il l'est moins que l'angoisse d'un monde qui meurt à petit feu.

L'hiver arrive. Il va falloir prendre les voiles. Je crains un peu la redescente. C'est comme si les mouvements de révolte suivait les cycles traditionnels des drogues : Avignon se construit sur la base d'une montée, tout est possible. Libération. Joie. Utopie en vue. Ce workshop en plein Automne, en pleine rentrée, sonne le retour de bâton, le bad trip. Le froid apporte avec lui la confirmation que

quelque chose est possible, tout en relativisant son issue. Une certaine mélancolie s'empare de moi. Ces deux semaines se sont construites comme des multiples ambiances se chevauchants, comme des foules d'envies et de ressentis que chacun apporte avec lui, qui se confrontent dans le même espace et qui se transforment en permanence. Nous sommes les uns sur les autres. Partageons des chaleurs de vivre, des températures. Ce fut des alternances d'ambiances : un jour flottant, l'autre révolutionnaire, l'autre déprimant, posé, heureux ou inquiet. Ce fut une vie condensée. En deux semaines il s'est passé six mois, et j'ai fêté deux fois mon anniversaire. Il y a quelque chose de la colo, comme un internat pour adulte, quelque chose comme une société temporaire. Il y a des monos, des activités, des esprits farceurs. Il y a des liens qui se font, des amitiés, des histoires d'amours, des lignes de vies. Nous faisons société. Nous créons un monde.

Condensées les pensées confrontées les unes aux autres. Les interventions se font étrangement échos, construisant une ligne découpée. Jill parle d'école temporaire. De temps libéré. D'archive. D'enseignement comme situation construite. Paul Devautour. Manuel sans instruction. Tino Sehgal construit des situations, Olivier des ambiances. Ambiances de travail, de discussion. Ce workshop est une situation. Pierre parle de processus sans but. Film infini. Il cherche une mystique. Question du sens. Comment construire sa vie si l'on se sait condamné ? Ding ding dong, Bruno Latour, idée de nature construite. L'homme est une construction sociale. L'étudiant en art est une construction sociale. Je suis un renard. On peut utiliser la ruse, ruse contre la force de l'institution. Ruse comme détournement des armes. S'infiltrer dans les failles, pirater l'institution. Pirater les récits dominants. Des récits d'humilité. Des récits de perdants. Affaiblir la langue des gagnants. Donna Haraway a été citée à plusieurs reprises. Les queer studies ont été imposés par le bas. Elles ont affirmé l'autodétermination. David Evrard lit son texte de gonzo journalisme, super long, super journalisme. Les étudiants en art ne sont plus autodéterminés. Je retiens de David Evrard une image de lui une tronçonneuse à la main. Punk. Décloisonnement des pratiques. Non hiérarchie. Art comme construction d'une communauté. John Cage. La France refuse son passé colonial. Le racisme n'est pas moral mais structurel. Il suffit d'apprendre à voir. Les choses se cachent devant nous. Visite des camps de migrants. 150 000 euros sont dépensés pour mobiliser des CRS à Calais. Le métro pourrait être gratuit sans coûter plus cher. Le centre Pompidou paye très peu les artistes. Les abus ne sont pas là où l'on pense. Un revenu de base comme proposition. Des bouquins vendus. Des discussions autour d'une table. Des transes. Des shamans. Des lynx. Des superheros aveugles. Des communautés terribles. Des questions à reformuler. Des vidéos jetées. Des recettes de cuisines. Des fins de marchés. Des révoltes nocturnes. Des regards et des corps. Des femmes qui ne peuvent parler. Des récits mis de côté. L'échec comme réussite. Négativité. Aller vers ce qu'on ne voit pas. Explorer l'inframonde. Démasquer l'adversaire de profil. Jouer avec le visible. Thérapie de groupe militante. Jouer le jeu sérieux et fabuler. De la science d'imposture. Des faux médecins. Des instituts non institués. Yona Friedman. Des cadres à dépasser. Épistémologie de l'ignorance. Singularité imposée. Articuler art et politique. Esthétiser la politique, politiser l'esthétique. Ni art ni beaux. Il y a un problème avec le mot art. Les choses sont complexes. L'image a une durée, une pensée, se donner le temps. Workshop de vie commune. Faire ce que l'on fait d'habitude. Collectif Autonome Temporaire. Zone d'Autonomie Narrative. Luther Blissett. Architecture liquide. Espace mouvant. Expérience utopique. Ecole hirsute. Laboratoire des hypothèses. Produire des expériences et pas des représentations. Guy Debord. Nouveaux rituels libres. Durée comme médium. Autre temps. Ligne de production. Ligne d'air. Trouver son minotaure. Ne pas montrer. Thomas Hirschorn. Présence, Production, Gratuité, Non-programmation. Effet papillon. On court après les mots. La parole est une carte qu'on explore.

Anarchie relationnelle. Anarchie actionnelle. Anarchie spatio temporelle.

L'amour.

Et le reste.

Epilogue

Les derniers moments ont sonnés comme un lendemain de soirée. Journées normales, légère aigreur. On sent que c'est le moment de partir. Au détour d'un livre au titre capricieux, j'amorce une discussion d'une heure avec un mec qui ne cherchait qu'à boire un café. Proposition d'un workshop nomade, le prochain suivra peut être le chemin de Compostelle. Il me parle d'Ivan Illich, des pays non-alignés, de Renée Dumont. De contre productivité. Du rapport à l'espace de l'automobiliste. De la précarité. De son parcours intellectuel. Un cours particulier. Une rencontre. Une ligne croisée. Construire une autre société. Une société sans école. De lignes croisées.

Détours par Bourges. Je visite le hall noir de Bandits mage, qui presque à la même période tente de créer une école temporaire durant le même nombre de jour. Coïncidence. Ils ont l'air plus énergiques en terme de production, mais j'ai des doutes quand au principe de gouvernance. L'architecture en rond de la structure, rappelant celle de l'école d'Avignon, a l'air particulièrement déterminante. Peut être faudrait il penser pour les prochains workshop une architecture construite sur place ou évolutive ?

Retour à la maison.

Pierre envoie un texte comme compte rendu. Il le dispatche à toute la CPML. Pierre est un point parole média. Je tombe sur les textes du comité salut : leur regard me séduit, mais je n'arrive pas encore à assimiler leur position, comme si je n'arrivai pas à m'appropriier ce discours et les pratiques qu'il laisse derrière lui, alors que c'est ce genre de texte qui ont affiné mon regard. Ils pointent les faiblesses que j'ai mis de côté : l'entre soi, le statut du travailleur collaboratif, le réseautage amical/productifs, la réification artistique... Ils posent les bonnes questions. Nous n'avons apporté aucunes réponses. Nous n'avons même pas écouté. Nous avons a peine regardé ce qu'il y avait autours de nous : les Grands Voisins, le quartier. Tant de liens à construire que nous avons gardé entre nous. Nous reproduisons les travers de l'occupation d'Avignon. J'ai peur aussi que mon texte que j'écris à présent n'ai de politique que son style, qu'il ne soit qu'une récupération d'un discours. Je me pose la question : au fond, est ce que je souhaite vraiment un changement social ? Les images de lutte me viennent en tête et en même temps me font peur, peut être que mon combat est d'abord un combat contre moi même, contre les oppressions que je me laisse subir. Ces moments sont intenses et je les recherche pour cela, mais en les vivant, je crains toujours de ne plus être maître des pensées qui me tirent hors de moi. Peut être est ce ça aussi, un basculement, ne plus savoir où l'on est, ce que l'on pense. Se révolter, c'est se remettre en question. J'aurai aimé me révolter un peu plus, et en même temps quelque chose en moi me l'interdit.

Discussions filmées avec Rémi. Que s'est il passé ici ? Quel était la charge politique ? Et si c'était à refaire ? Peut être n'y a t il rien de politique là dedans. Peut être est ce une image que l'on se donne. Peut être est ce la création de quelque chose d'autre. Peut être n'y a t il pas de réponses. Ce qui s'est passé ici était intense mais plus que ça : c'était désirable. Dormir en tente ou en cabane, chercher ce qui nous échappe, se connaître, cuisiner, jouer, être à l'écoute, exprimer des désirs, ressentir les regards des autres, fabuler. Nous avons tenté de faire de l'art. Un art expérimental. Un art vieux comme notre monde. Un art de vivre. Nous étions des puissances communes. Des lignes en zig zag. Des formes de vies.

Peut être que le plus important dans l'art, ce n'est pas l'art, mais ce qui reste quand on arrête d'en faire.

Post-scriptum

Nous sommes le 20 novembre, je pensais avoir fini ce journal, mais j'ai reçu ce matin dans ma boîte mail un message signé du seul nom d'Alphonse, sans autres commentaires. Il a mis en pièce jointe un texte en précisant que je pouvais en faire ce que je souhaitais. Surprise, il s'agit d'une retranscription des premiers jours du workshop. Je comprends là qu'il s'agit du même Alphonse cité par le journal de Cédric. Je trouve étrange qu'il utilise ce nom d'emprunt, peut être a t il revu Cédric entre temps et qu'il a lu son journal ? Ou peut être a t il lu aussi le miens lorsque j'ai partagé les versions non corrigées sur le groupe Facebook ? Je penche pour la seconde hypothèse lorsque je remarque qu'il utilise le même procédé typographique pour annoncer les jours. Je le met donc à la suite de ce journal, cela fera en quelque sorte sa troisième partie.

Avant de refermer ce journal, je note une coïncidence qui me trouble. Je crois avoir rêvé cette nuit d'une forêt orange. Comme pour tous mes rêves, mes souvenirs en sont brumeux, mais je me rappelle d'avoir ressentis des choses que je n'avais encore jamais vu. C'était une île, une île imaginaire. J'y ai retrouvé des visages, peut être étais ce des enfants perdus. Je regarde à travers ma fenêtre. Un léger brouillard accueille l'aube. Une brume qui se colore progressivement. D'ici quelques instants le quotidien prendra son cours. Mais pas tout de suite. Pas encore. Il reste un peu de temps avant de continuer à grandir.

Partie III - Alphonse

JOUR 1 | Mardi 25 octobre |

J'assiste à la première réunion du point parole média. Selon celui qui le propose, il s'agit de proposer des discussions autour de la diffusion des discours, aussi bien au sein du workshop que dans la société en général. J'ai écrit sur un bout de feuille une liste des points que j'aimerais évoquer : le fait que les grands médias sont possédés par des grands groupes financiers, la forme du journalisme et sa prétention à l'objectivité, la possibilité de construire un nouveau rapport aux actualités, l'importance de l'oralité, l'écologie de l'attention, les dispositifs de médiation au sein de ce workshop, les discours qui y circulent, les imaginaires collectifs, la fonction de la parole et ses interlocuteurs.

Celui qui propose l'atelier semble vouloir se démarquer des autres sans vraiment savoir ce qu'il veut. Il souhaite que cet atelier n'ai pas une forme fixe, mais qu'il s'improvise avec les participants. Il n'y a d'ailleurs pas d'horaire fixe, ni vraiment de lieu de rdv. Il parle d'un point mouvant, d'un point de discussion qui pourrait être mobile, d'un atelier-nuage. Il évoque les sujets qui m'intéressent en rapport avec le journalisme et la question des discours. Il parle assez longuement pour quelque chose d'assez flou. Je sens qu'il souhaite comme une forme d'atelier complètement libre, sans contrainte aucune sur les participants. C'est comme si il avait peur de donner des règles, qu'il souhaitait dépasser un cadre ou mieux : il souhaite qu'il n'y en ait pas. Tout cela m'a l'air bien naïf.

Nous commençons donc la première réunion du point parole média. Nous nous disposons en cercle dans un coin de la salle à l'étage. Certains sont assis sur des tables, d'autres au sol. Nous attendons timidement que tout le monde arrive. Celui qui a proposé l'atelier ouvre la parole, il se présente, s'appelle Nathan, et reedit exactement ce qu'il avait dit juste avant, à savoir qu'il souhaitait un atelier improvisé sur cette question de la parole, de manière très confuse. Il demande ce que nous souhaitons faire.

Je propose de faire un tour de parole histoire que chacun se présente et présente ses envies. L'idée est tout de suite remise en cause par une autre personne qui surenchérit : pourquoi devrait on toujours commencer par un tour de parole ? Quelqu'un pose la question à la fois attendue et redoutée : Après tout, qu'est ce qu'un tour de parole ? Il propose l'idée que l'on se parle entre nous de manière intime sans que l'on se connaisse véritablement. L'idée séduit quelques uns autour de la table, nous parlons de ces rapports d'intimité et de distance qu'il y a entre nous. Des rapports cordiaux ou de familiarité qui sont finalement tout à fait culturels. Faut il que l'on connaisse nos prénoms pour se parler ? Pourquoi pas s'inventer des identités, dire des faux noms ? Ou alors parler dans le noir... Quelqu'un relance l'idée d'un tour de table, mais le débat sur le fait de savoir s'il faut

ou non faire un tour de table est dévié vers une autre direction. Je sens que Nathan est un peu embêté sur le fait qu'il n'y ait pas de tour de table, mais il a l'air d'avoir peur de briser la discussion en place. Nous parlons de corps en mouvement. Avant la réunion, un petit groupe a commencé à faire une sorte de danse expérimentale, il s'avère que c'était de la danse contact, une sorte de danse libre improvisée où les participants doivent toujours être en contacts les uns avec les autres. Nous disons que le corps est mis de côté dans les écoles d'art, et que c'est dommage parce que ça fait franchement du bien. Je retiens cette phrase « le corps est cynique ». Nous parlons de nudité. Des vêtements qui nous cachent. Dans les écoles d'art, la nudité est souvent présente dans les performances, mais plus comme une provocation, comme si cela allait de pair avec une certaine image de l'artiste contemporain. Dans les discussions qui avaient été mises en place au sein des écoles d'art, la question de la sexualité et du corps revenait, mais c'est un point aveugle dans nos cursus. Je note ce terme « point aveugle ». Il y a une barrière de la connaissance, une barrière entre les corps.

Nous parlons de l'amour. Qu'il y a un problème avec l'amour, avec l'image que l'on s'en fait. Qu'il y a des codes. Que l'on a une vision de l'amour dans la durée. L'importance des mots « on est en couple ou pas ? ». Ami, amour ou connaissance, un dit qu'il est amoureux de son chien. Dans ce flou là, il faut repenser nos relations. Les nommer ou pas ? Il y a des mots que l'on ne dit pas, c'est comme entendre sa voix enregistrée, une image de soi, une méta-image. On se définit par les autres. Comme un corps dans un miroir.

La discussion est coupée brutalement par l'atelier PEROU dans la même pièce qui doit éteindre la lumière pour faire une projection d'un film de 10 mins. Nathan propose de voir la projection avec eux. Il s'agit d'un collage entre des plans qu'ils ont tournés à Calais et des extraits de journaux télévisés. Un questionnement sur l'image médiatique, parfaitement dans le thème de l'atelier parole média. Malheureusement après la projection, beaucoup sont partis. Je reste quelques temps à discuter avec le collectif PEROU. Je récupère une photocopie d'un livre sur le sujet dont je retiens une phrase « Il n'y aurait pas de migrant s'il n'y avait pas de sédentaire ». Les migrants échappent aux quadrillages de la géographie tout comme les gender-fluids échappent aux quadrillages du genre. Transgression des frontières. Peut être que ce que nous souhaitons ici, c'est de transgresser les catégories sociales, celles qui nous assignent au statut d'étudiant en art ? Pour l'instant nous restons un public homogène sur beaucoup de plans.

Jour 2 | Mercredi 26 octobre |

Ce matin, Nathan propose de lier le point parole média à l'atelier narration alternative proposé par Rémi. Nous lisons un texte super long de Parreno. La durée de la lecture me permet de me concentrer par endroit sur le récit et par d'autre à me laisser emporter par les images qu'il laisse deviner. Nous parlons des archives. De l'intérêt de ne pas tout dire, de ne pas tout montrer. Des problèmes qui se sont posés pour parler d'Avignon, du texte comme outil multiforme, de la fiction. Nous finissons l'atelier en écrivant chacun un truc de son côté. Pour ma part j'imagine ce que pourrait devenir le point parole média.

Je discute avec Charles à la fin de l'atelier. Il me dit qu'il aimerait faire un débat sur ce que pourrait être une révolution sympathique, je l'encourage à trouver un créneau. Il me dit qu'il a discuté avec Cédric, présents la veille au point parole média, et qu'il faisait une sorte de continuation de l'atelier mais dans son coin. Si Cédric, très discrets hier, continuaient le point parole média en solo, je pouvais faire de même.

Je me suis dit que le point parole média, mouvant, partageant une parole, ce pouvait être simplement moi, mon corps, ma mémoire, qui se déplace et qui discute avec des gens. Je suis mon propre point parole média. La discussion se construit sur une situation, des mémoires et des corps présents les uns aux autres et qui occupent un temps. Un temps mort pour une discussion vivante, une discussion qui n'est pas soumise à un impératif de rentabilité informationnelle. Où se trouve la différence entre une discussion et un acte de communication ? La discussion est une formation d'un discours en devenir, une balle qui rebondit dans un espace linguistique et qui laisse derrière elle les traces d'un discours improvisé. Une improvisation collective. La parole est un sport. Sport télévisé ou sport de rue. Sport populaire. Sport spectaculaire. J'ai l'impression que la parole est construite sur des cadres toujours un peu trop contrôlés : parole universitaire, parole télévisée, parole publique. Qu'est ce qu'une parole publique ou privée ? Comment construire des paroles populaires ? Comment construire des paroles opprimées ? L'identité homosexuelle, les mouvements féministes se sont construits autour d'une représentation qu'ils avaient d'eux même, et cela a pris du temps. Le coming-out n'est pas simplement l'acte de rendre publique une identité, c'est aussi la désignation de tout le travail de construction de cette identité qu'il y a derrière. Un puzzle-miroir. Cela s'est construit avec une image, une image qui n'existait pas encore, et qui n'a pu se créer qu'en trouvant des mots à plaquer sur les corps en présence. Il ne s'agit plus alors de faire de la politique, mais de la construire. De construire des identités, des points de vues extérieurs, de construire des subjectivités, ou des inter-subjectivité, desquels l'on pourrait voir le monde existant depuis un endroit où il n'existe pas encore. La construction d'une parole politique correspond au fait de savoir qui discute et comment. Et est il encore possible d'avoir une parole libre, lorsqu'on a plus le temps de rien, lorsque les lieux de discussions ont disparus dans le ventre des marchands de temps, lorsque la norme de l'orthographe et la novlangue ont fait disparaître sous leur manteau chastes la violence de nos rapports au monde ? Quand l'injonction à élever la langue comme on élève des églises nous empêchent de creuser dedans, de creuser avec nos mains, les mots au ras du sol, pour savoir ce qui les habite ?

Ce workshop est peut être l'occasion de se construire comme une identité radicale. Comme une inter-subjectivité nouvelle. Il n'est pas important de connaître le lien qui nous relie, il l'est certainement plus de savoir comment le construire. Je croise Nathan, il me dit qu'il y a un flottement dans l'air mais qu'il faut peut être laisser faire comme ça, il n'a pas l'air convaincu. Je discute avec Simon qui souhaite organiser une AG. Il sent lui aussi qu'il y a besoin d'échanger, de politiser. Nous sommes chacun dans notre coin. Nous reproduisons les schémas de l'école. Il faut faire sortir une parole comme on exprime une frustration, un désir honteux. Ce workshop est une réunion des étudiants anonymes : quelque chose ne va pas et nous essayons d'en parler. Il y a un mal-être, un mal-être qui nous touche en tant qu'étudiants en école d'art, mais surtout en tant qu'individu dans un monde qui nous bouffe et qu'on aimerait autre. Nous faisons parti du monde au même titre que les étudiants font partis des écoles, et si nous voulons changer les écoles, nous devons changer les étudiants ; si nous voulons changer le monde, nous devons nous changer nous.

Exister autrement.

En sortant du bâtiment, je croise dans la cour un groupe de personnes qui font de la danse contact. Ils parlent entre eux mais sans verbes. Je les rejoins. C'est un point parole média des corps. Des débats enflammés avec les mains. Parler autrement. Exister autrement.

Jour 4 | vendredi 28 octobre |

L'après midi je profite d'un moment creux pour m'éclipser à l'exposition au Palais de Tokyo avec Bernard. C'est une exposition avec Pierre Huygues, Parreno, mais surtout Tino Sehgal, qui entretient un mystère autour de lui en refusant toute documentation visuelle de son travail. C'est un effet de com', un secret entretenu, qui me fait penser à des procédés de pub douteux du style la recette secrète de coca-cola. Je me fais prêter une carte d'abonnement pour rentrer sans payer.

A l'intérieur, la grande salle du Palais de Tokyo est quasiment vidée. Il y a de l'espace. Une petite foule se déplace en courant. Je fais comme eux, les imite. Je ne sais pas si ce sont tous des performeurs, s'il y a d'autres spectateurs que moi parmi eux, d'ailleurs peut être que ce sont tous des spectateurs et qu'ils s'imitent les uns les autres, chacun croyant être un infiltré parmi eux. Après tout quelle différence ? Je capte des regards, c'est un jeu, des approches complices, certains maintiennent le regard d'autres le dévie. Ils n'ont pas tous l'air très à l'aise. Soudains, ils s'assoient par terre et se mettent à chanter à plusieurs voix. Un motif choral en boucle. Mystique. J'ai l'impression d'être dans une église païenne. Je ressens quelque chose, quelque chose qui me dit que je dois rester là, juste à écouter, à me laisser prendre par ces voix. Quelque chose comme un fragment, un instant de quelque chose qu'on aurait perdu quelque part dans nos histoires.

Ca reste un white cube.

Je pousse une porte, je rentre dans un espace où des objets de bricolage sont disposés au sol, je ne sais pas si j'ai le droit d'être ici. Dans une autre salle des performeurs parle entre eux mais en étant face à des murs. Ils attendent que le spectateur fasse une remarque pour lancer la discussion. Bernard s'approche de l'un d'eux, j'en fais autant, j'essaie de le toucher, il se recroqueville. J'ai vu plus communicatif comme volonté de participation de public.

Des projections de films, assez inintéressant de mon point de vue. Je passe devant une installation qui m'intrigue énormément : un chantier est aménagé au détour d'un escalier. Des performeurs font mine de retaper un bureau dans un coin. Une rubalise délimite l'espace d'exposition. L'illusion de réalisme est impressionnante. Je demande au performeur s'il fait parti de l'expo, il me répond qu'il n'est qu'un ouvrier qui repeint le bureau administratif... Mais comment le croire ? Au sous sol, de l'eau s'échappe du plafonds et goutte sur le béton. Je parie sur une infiltration des eaux. Il s'avère que c'est une œuvre de Pierre Huygues.

Dans une autre salle, entièrement plongée dans le noir, des chants et du beatbox, des performeurs racontent des histoires. Au bout de quelques temps la pupille s'habitue et l'on distingue les

silhouettes de chacun. Les performeurs s'en vont de la salle, elle n'est occupée que par quelques spectateurs, qui attendent qu'il se passe quelque chose. Chacun attends l'autre. Un moment de défiance. Je pense à l'expérience de psychologie sociale Deviance in the dark. J'engage la discussion avec l'un deux, lui demande son avis sur l'expo. Je lui évoque mes doutes sur ceux qui sont performeurs et ceux qui ne le sont pas, il doit penser que j'en suis un. Je ne suis pas un performeur, mais rien ne m'interdit de faire comme eux. Dans le noir je prends la parole. Un masque d'ombre sur mon visage, je parle du workshop et des doutes qui l'habitent, de mes détours et mes envies, de l'insurrection.

Une déclamation dans les ténèbres.